

**INTRODUCTION
A LA SOCIOLOGIE
DU VAGABONDAGE**

DU MEME AUTEUR

Le Clochard, Etude de Psychologie Sociale, à paraître.

Principales études parues :

dans *L'Evolution Psychiatrique* :

Le Clochard : les phases de la désocialisation, IV, 1950.

Les clochards : le seuil de résistance à la désocialisation, I, 1951.

Le Clochard : un homme sans histoire, III, 1952.

dans le *Bulletin de Psychologie* :

L'inadapté social, 1950.

Le comportement économique de l'homme, 1953.

dans le *Bulletin de l'Institut National d'Orientation Professionnelle* :

Usines sans personnel, Janv.-Fév. 1950.

Ce qu'il faut savoir sur le chômage, Nov.-Déc. 1950.

Inemployés et inemployables, Mars-Avr. 1952.

dans *Enfance* :

L'Education morale dans la pédagogie de Makarenko, Mai-Juin, 1951.

L'enfance du Clochard, Janv.-Fév. 1953.

© Éditions l'Harmattan, 1997

ISBN : 2-7384-5714-2

Alexandre VEXLIARD

INTRODUCTION
A LA SOCIOLOGIE
DU VAGABONDAGE

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Inc

55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

Collection *Les Introuvables*

Déjà parus

- AGUETTANT L., *Verlaine*, 1995.
- BERGERAT E., *Souvenirs d'un enfant de Paris*, 1994.
- BERNHARDT S., *L'art du théâtre*, 1993.
- BROUSSON J.-J., *Anatole France en pantoufles*, 1994.
- CHAILLEY J., *Expliquer l'harmonie ?*, 1996.
- COPPEE F., *Souvenirs d'un Parisien*, 1993.
- DAUDET A., *Pages inédites de critique dramatique, 1874-1880*, 1993.
- DAUDET A., *Fromont Jeune et Risler Aîné*, 1995.
- DE BANVILLE T., *Camées parisiens*, 1994.
- DU CAMP M., *Souvenirs littéraires. Tome I : 1822-1850; Tome II : 1850-1880*, 1993.
- FRANCE A., *Le Parti noir. L'affaire Dreyfus, la loi Falloux, la loi Combes*, 1994.
- GAUTIER T., *Histoire du romantisme*, 1993.
- GONCOURT Ed. & Jules, *Manette Salomon*, 1993.
- HERR L., *Choix d'écrits. Tome I : Politique; Tome II : Philosophie, histoire, philologie*, 1994.
- LORRAIN J., *Heures d'Afrique. Chroniques du Maghreb (1893-1898)*, 1994.
- LORRAIN J., *L'école des vieilles femmes*, 1995.
- Le livre d'or de la comtesse Diane*, 1993.
- OLLIVIER E., *Thiers à l'Académie et dans l'histoire*, 1995.
- STENDHAL, *Racine et Shakespeare. Etudes sur le romantisme*, 1993.
- ZOLA E., *Les quatre évangiles*, 3 Tomes, 1994.
- TOZI P., *L'art du chant*, 1995.
- DE BALZAC, *Contes bruns*, 1996
- CLER A., *Physiologie du musicien, (avant-propos de J-Ph. Bouilloud)* 1996.
- BERGERAT E., *Théophile Gautier- Entretiens, souvenirs et correspondance*, 1996.
- ABOUT E., *Maître Pierre*, 1997.
- OLLIVIER E., *Principes et conduites*, 1997.
- PROUDHON P.-J., *Théorie de la propriété*, 1997.
- ROBERT G., *Delrez et Cadoux*, 1997.

Introduction

par Julien Damon et Thierry Paquot^(*)

L'exclusion est un mot qui fait mal. Il dit le rejet, la mise à l'écart, le refus de considération et de dignité, l'émiettement de la société, sa hiérarchisation, ses formes - souvent sophistiquées - de ségrégation, et puis, comme un bruit de fond, la grande indifférence. C'est elle, qui fait que « tout vaut tout » et n'importe quoi, qui incline les uns à penser que le repli égoïste est un mode de vie, et pousse les autres à croire que c'est au marché de réguler les dysfonctionnements, sans trop s'interroger sur l'origine de ceux-ci... L'exclusion est un mot qu'on murmure. Il fait honte. A juste titre, du reste. Comment une société aussi riche que la nôtre, peut accepter, chaque nouvel hiver, de battre le triste record précédent en affichant un plus grand nombre de morts, de froid, de faim, de peur et surtout d'indifférence ? Pourtant, rétorquent imperturbables - et incrédules ? - les « politiques » : « nous avons ouvert une ligne budgétaire en faveur des plus démunis, que pouvons-nous faire

(*)Julien Damon, sociologue, charge de mission « solidarité » à la SNCF, auteur, *Des hommes en trop. Essai sur le vagabondage et la mendicité*, Editions de l'Aube, 1996. Thierry Paquot, philosophe, enseignant à l'École d'architecture de Paris-la Défense (Nanterre), est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la ville et l'éditeur de la revue *Urbanisme*. Ils ont rédigé ensemble l'article « Exclusion et solidarité », in, *Urbanisme*, n° 288, mai-juin 1996.

de plus ? ». Ils n'ont pas tout à fait tort, les moyens financiers existent parfois, mais alors, pourquoi une telle situation empire-t-elle ? Qu'y a-t-il de cassé dans la machine ? La question appelle plusieurs réponses : le « bon » fonctionnement de la machine sociale repose sur la sélection, une sélection qui correspond à des normes qui ne prennent jamais en considération l'humain de l'humanité ; l'exclu est parfois volontairement dissocié du cadre habituel de la vie sociale ; l'exclu a souvent cumulé les « handicaps » sociaux que le système de protection sociale a listé, en imaginant que leur cumul serait exceptionnel. C'est cette exception qui se banalise. C'est elle qui considère l'exclusion, « froide », « neutre » (elle peut toucher tout le monde...), comme une inadaptation dont la responsabilité incombe à celle ou à celui qui se fait exclure. L'exclusion devient alors un choix de vie, un choix ...contraint. Un moindre mal ? Mais que peut-il y avoir, après ? Après l'exclusion, avant la mort physique, il y a cette longue période en dents de scie, qui vous découpe en morceaux d'un puzzle à jamais incomplet. Après, ce dérapage, ce « hors jeu », il y a la lente et inexorable détérioration de sa propre personnalité. Et cela est un bruit silencieux intolérable. Qui entend le « moi » désorganisé claquer des dents ? Qui perçoit, dans ces mots à peine audibles, d'une langue désarticulée, la plainte d'un homme, qui avant, était comme un autre ? La littérature sociologique sur la déviance, la délinquance, la marginalité, l'exclusion est impressionnante. Elle pourrait remplir des kilomètres de rayonnages dans les stations de métro, où viennent chercher *un petit rien* qui fait toujours du bien, ces « populations en rupture », entendez par là, cette femme, oui celle-là, dont

l'âge est incertain, qui mendie sans dire un seul mot ; ou encore, celui-ci, oui cet homme encore jeune, qui s'exprime facilement, et qui dit, qu'il ne comprend pas ce qui lui arrive, comme un nageur submergé par un raz de marée, qui agite ses bras, ses mains, et à qui on répond, raisonnablement par un petit signe...

Dans cette littérature émergent quelques ouvrages importants, comme ceux de Robert Castel (*Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Fayard, 1995), de Serge Paugam (*L'exclusion, l'état des savoirs*, La découverte, 1996), de Jacques Brun et Catherine Rhein (*La ségrégation dans la ville*, sous la direction de, L'Harmattan, 1994), de Abram de Swaan (*Sous l'aile protectrice de l'Etat* (1988), trad. franç. PUF, 1995), sans oublier les témoignages, comme *Paris qui mendie* de Louis Paulian (1893), *Le Peuple de l'abîme* de Jack London (1903), *Dans la dèche à Paris et à Londres*, de George Orwell (1933), ou encore le remarquable récit de vie d'une hobo exemplaire, *Boxcar Bertha* recueilli par Ben Reitman. C'est au coeur de ces ouvrages de référence qu'il convient de placer les travaux, souvent pionniers, d'Alexandre Vexliard (1911-1997). Les articles de la revue *L'évolution psychiatrique*¹ qui annoncent sa thèse, *Le Clochard, étude de*

1. « Le Clochard. Les phases de la désocialisation », n°IV, 1950 ; « Les Clochards. Le 'seuil' de résistance à la resocialisation », n°I, 1951 ; « Le Clochard. Un homme sans histoire », n°III, 1952. Alexandre Vexliard a également publié les articles suivants : « L'enfance du clochard », in, *Enfance*, n°1, 1953 ; « L'inadapté social », in, *Bulletin de psychologie*, n°4, 1958-59 ; « Ce qu'il faut savoir sur le chômage », BINOP, n°1, 1951 et « Inemployés et inemployables », BINOP, n°2, 1952. Nous retrouvons certaines analyses et résultats dans *Le Clochard. Etude de psychologie sociale*, par Alexandre Vexliard, avant-propos d'Henri Ey, Desclée de Brouwer, 1957, 320 p. Importante bibliographie.

*psychologie sociale*², et l'*Introduction à la sociologie du vagabondage*, que nous sommes heureux de rééditer dans « Les Introuvables », avec l'accord de l'auteur, qui se réjouissait d'une telle redécouverte, et qui, malheureusement est décédé avant d'en recevoir les premiers exemplaires. Souhaitons que ce volume participe au renouvellement des études de cet univers complexe qu'est celui des « exclus », qui contrairement à cette appellation, ne sont pas en dehors, mais à côté.

En juin 1996, Alexandre Vexliard, depuis sa retraite niçoise, a répondu à quelques questions le concernant³. En voici le contenu.

Pourquoi vous êtes-vous intéressé aux clochards et au vagabondage à une époque où presque personne ne s'en préoccupait ?

Alexandre Vexliard : Je n'ai pas vraiment choisi de m'y intéresser. J'y ai été amené au cours de mon parcours universitaire, pour ma thèse de doctorat. À la Libération j'étais directeur d'un centre d'apprentissage. Étant titulaire d'une licence en droit et ès lettres et d'un diplôme d'études supérieures en philosophie, un ami m'a indiqué que je pouvais demander ma nomination au CNRS.

J'ai fait ma demande, les yeux fermés, ne sachant pas exactement ce qu'était le CNRS. Ma demande fut agréée et j'ai eu pour « parrain », le professeur Paul Guillaume, qui a introduit

2. *Introduction à la sociologie du vagabondage*, Librairie Marcel Rivière, 1956.

3. « Vagabondage, entretien avec Alexandre Vexliard », par Julien Damon, in, *Urbanisme*, n°290, septembre-octobre 1996.

en France la psychologie de la forme, ou *Gestalt*. Il fallait convenir du titre de ma recherche, qui deviendrait le titre de ma thèse de doctorat. Je lui proposais quelque chose comme : «Les relations entre le caractère et la profession». Après son accord, et pas mal de paperasses, j'ai ainsi intégré le CNRS en octobre 1946. Mais début 1947, Paul Guillaume, qui était gravement malade, a dû demander sa retraite anticipée. Daniel Lagache est devenu mon directeur de thèse.

J'avais commencé mon travail, pour Paul Guillaume, en m'entretenant et en faisant passer des examens – avec les moyens de l'époque tels que exploration de l'intelligence, Test de Rorschach, Valise de Carrard, etc. – à quelques artisans, commerçants, ouvriers. Je m'étais demandé, dans la mesure où par nature ils n'avaient pas de profession, pourquoi ne pas faire quelques entretiens avec des clochards ?

Lagache m'a répondu : «Trente ans ne suffiront pas pour étudier les rapports entre le caractère et la profession. Vous avez examiné quelques clochards, continuez sur les clochards. Votre thèse s'intitulera : *Le Clochard*». Voilà donc comment je suis devenu le chercheur numéro un dans le vaste domaine du vagabondage et de la mendicité.

Comment vos travaux ont-ils été accueillis à l'époque ?

A. V. : Commençons par les journalistes car leur réactions ont été très marquées. Il y a eu des articles dans toute la presse. À l'étranger, il y eut une série d'articles en Hollande et au Liban. Il y en a eu aux États-Unis et en Amérique latine. La soutenance de la thèse sur le clochard, en juin 1955, a été annoncée en première page de *France Soir*. L'amphithéâtre

Descartes était rempli comme un œuf : un bon tiers de journalistes, un petit tiers de membres d'une association dont je faisais partie (mouvement «abondanciste» de Jacques Duboin) et un tiers de badauds, de curieux. Pendant une dizaine de jours j'ai été ainsi interviewé par les radios de Paris, de province et de l'étranger. On m'a invité à la télévision, alors à ses débuts, pour commenter en direct quelques photos de clochards de Doisneau.

La communauté universitaire ne semblait pas très intéressée. Songez qu'alors, il n'y avait en France que trois professeurs de psychologie. Actuellement ils sont plus de quarante et on compte trois fois plus de maîtres de conférences. Qui alors, sauf Lagache, pouvait s'intéresser à moi ? Après la soutenance de thèse j'ai tout de même été proposé pour le poste de professeur à Ankara et je l'ai obtenu.

Quels sont les scientifiques qui, à votre avis, ont le plus marqué la recherche sur le vagabondage et la mendicité ? Avez-vous rencontré le sociologue américain Nels Anderson que vous citez de nombreuses fois et dont les travaux, tout comme les vôtres, font toujours référence⁴ ?

Je n'ai pas rencontré Nels Anderson mais j'ai eu le grand plaisir de correspondre avec lui ainsi qu'avec l'historien polonais Bronislav Geremek, qui a publié deux ouvrages remarquables sur les pauvres au Moyen Age. En Pologne il a connu des moments difficiles. Ses adversaires l'accusaient d'écrire sur les prostituées et les bandits, l'assimilant personnellement à ses objets de recherche... Dans l'univers, très

4. Nels Anderson, *Le Hobo, Sociologie du sans-abri*, (1923) traduction française, Paris, Nathan, 1993.

réduit, des personnes qui se sont intéressées aux clochards, j'ajoute Lagache et le professeur Henry Ey.

Quelles différences faites-vous entre le SDF, le sans-logis, le sans-abri, le clochard, le vagabond ?

A. V. : C'est une question d'époque. Vagabond est un terme ancien. Clochard apparaît au début du XX^e siècle. Les trois autres termes sont récents et ils dénotent d'un changement d'attitude envers les hommes tombés dans la misère.

Comment s'est transformée la situation des personnes en difficulté entre 1950 et 1990 ?

A. V. : Ce sont deux mondes différents. Si certaines personnes meurent encore de froid dans les villes françaises, plus personne ne meurt de faim. C'est une différence considérable.

La deuxième différence a trait aux origines mêmes des personnes qui sont aujourd'hui à la rue. Ce qui est très significatif c'est qu'il n'y a plus de paysans qui deviennent clochards. Les clochards des années cinquante appartenaient encore, en majorité, au monde rural tandis que ceux des années quatre-vingt-dix sont issus du monde des villes rongé par le chômage. Dans les années cinquante, quand les grandes usines avaient besoin de main d'œuvre, elles envoyaient des équipes de recruteurs dans les campagnes, promettant aux candidats un bon salaire. L'industrie pouvait alors absorber le trop plein de travailleurs agricoles. Mais au bout de quelques mois, elles licenciaient quelques uns de ces cultivateurs, souvent illettrés, qui venaient former des groupes de clochards jeunes.

Par ailleurs il faut noter qu'il existait à Paris tout un univers de clochards qui a complètement disparu. Les gîtes et les abris pour clochards étaient nombreux dans certaines rues des Halles ou du quartier Latin. Un repas, très spécial, pour clochard coûtait deux francs de l'époque et un logis de quatre à cinq francs. Un repas «prolétarien» normal devait coûter cinq fois plus cher. Il y avait aussi les asiles de l'Armée du Salut où l'on était hébergé contre de menus travaux. Quelques autres asiles de nuit, avec des règlements divers, existaient également.

Dans les années cinquante les vagabonds et mendiants pouvaient être poursuivis. Vagabondage et mendicité, en vertu de l'ancien code pénal, étaient des délits. La police et les tribunaux les appliquaient souvent. Les condamnations permettaient de passer un moment avec la certitude d'avoir un repas et un toit, ce que certains clochards appréciaient. Je citerai le cas d'un mendiant qui a raconté son histoire en vers. Le juge lui dit, avant de la condamner, que s'il écrit, il peut dès lors gagner sa vie. Il répond (je cite de mémoire) : «Hélas les éditeurs sont de méchantes gens / Devenez d'abord célèbre / Mon cher maître alors nous nous chargerons de vous faire connaître./... Merci magistrat, ton arrêt me séduit / Car pendant un long jour, je serai nourri».

L'univers actuel des clochards est bien différent, je dirais même que les SDF de 1990 sont des aristocrates par rapport aux clochards des années cinquante, tant leurs conditions sont préférables.

Vous avez remarqué, au début des années soixante, la disparition du vagabondage comme «fléau social universel»⁵. Comment analysez-vous le retour sur la scène publique (arrêtés municipaux de l'été 1995 et de l'été 1996) des problématiques du vagabondage et de la mendicité ?

A. V. : L'expression «fléau social universel» qualifiant le vagabondage était employée par de nombreux auteurs, tant Français qu'Anglais ou Allemands. C'était encore ainsi il n'y a pas très longtemps. À mon sens nous avons vécu dans les années cinquante et soixante la rupture d'une situation millénaire. La mécanisation de l'économie et l'urbanisation croissante ont fait disparaître la plupart des travaux saisonniers qui permettaient aux clochards de survivre, en hiver dans les villes, en été dans les campagnes pour les vendanges.

Que penser des arrêtés municipaux des étés 1995 et 1996 ? Je pourrais répondre que ce n'est pas bien. Mais un maire est élu et il doit penser à sa réélection... Pour cela il doit se montrer ferme avec les mendiants qui importunent ses électeurs ou les touristes qui font vivre ses électeurs. En tant que maire, ils ont peut-être raison... Mais il faut clairement affirmer qu'on ne fait jamais la manche par plaisir. On ne tend pas la main une première fois sans de fortes raisons. De nos jours on devrait donc pouvoir choisir une autre solution, comme par exemple aménager des emplacements agréables pour les clochards où l'on pourrait leur servir un repas.

5. «La disparition du vagabondage comme fléau social universel», Bruxelles, *Revue de Sociologie de l'Institut Solvay*, 1963, p. 53-79.

Quel regard portez-vous sur les dispositifs contemporains comme le Samu social pour les sans-abri ?

Un Samu pour les sans-abri, c'est une excellente idée. Le Samu ordinaire n'existait même pas dans les années cinquante... Je disais que les SDF actuels sont des aristocrates par rapport à ceux des années cinquante, j'ajouterais qu'ils sont des millionnaires sans le savoir... On dépense en effet aujourd'hui beaucoup plus d'argent pour eux.

La vérité est que des réalisations de ce genre ne peuvent exister que dans une société qui, dans l'ensemble, s'est considérablement enrichie. On peut faire l'analogie avec l'Hôpital général, créé sous Louis XIV et qui a été terriblement critiqué, en particulier par Michel Foucault.

Comme je l'ai montré dans un de mes articles, les hôpitaux généraux ont pu être créés au milieu du XVII^e siècle avant tout parce que la société s'était enrichie, et non parce qu'elle devenait plus répressive⁶. Au Moyen Age, les œuvres de charité étaient de faible envergure et fragiles. Aucune ne durait très longtemps, car la société dans l'ensemble était pauvre. Avec l'Hôpital général ce n'est pas le méchant bourgeois qui en voulait aux clochards, mais bien la mise en place d'une réponse, demandée depuis longtemps, par une société plus riche.

La mise en place de dispositifs comme le Samu social est évidemment le signe des difficultés actuelles et de la bonne volonté de certains hommes politiques, mais aussi de

6. «Le grand renfermement. Une œuvre de charité et de piété laïque», Nice, *Publications de la faculté des lettres et sciences humaines de Nice*, n° 47, 1983, p. 14-29.

l'augmentation de la prospérité collective qui permet d'aider, ou de chercher à aider, les SDF.

Que pensez-vous de la thématique très actuelle de l'exclusion qui semble remplacer celle de la pauvreté ?

A. V. : C'est le même problème que pour les dénominations : vagabond, clochard, SDF, etc. Il y a un changement de sensibilité par rapport à ces malheureux. Autrefois on pensait plus ou moins vaguement que ces sans-abri s'excluaient de la société, à laquelle ils étaient incapables de s'adapter. Depuis une trentaine d'années, on commence à comprendre que c'est la société qui exclut involontairement ces gens pour des raisons diverses : parce qu'ils sont faibles, maladroits dans le cadre de la société moderne, incapables de faire face à un changement de situation, incapables de surmonter un grand chagrin, etc. Et surtout, parce qu'après quarante ou cinquante ans il est impossible de trouver un travail quelconque, même au rabais. Il n'y a qu'à lire les annonces d'offres d'emploi : le candidat doit être jeune et avoir des années d'expérience : voilà la quadrature du cercle. Exclu parce que trop jeune ou parce qu'il a trop d'années d'expérience. Parler d'exclusion est à cet égard assez juste. Les vagabonds et les mendiants étaient quelque chose. Les pauvres avaient leur place. Maintenant les exclus se séparent du courant de la société.

INTRODUCTION

La délimitation théorique du sujet de cette étude paraissant difficile à faire d'emblée, il a paru préférable de le présenter par une introduction aux débats auxquels a donné lieu le « problème » du *vagabondage*, problème étroitement lié à ceux de la *délinquance* et de la mendicité.

Y a-t-il toujours eu des vagabonds ? — Lorsqu'on a l'occasion de consulter l'un des ouvrages qui ont traité des problèmes du vagabondage, on y rencontre inévitablement des phrases du type suivant, que nous empruntons ici à un philologue, un ministre, un magistrat, un « homme du monde », un historien-moraliste, un professeur de lettres :

« Il y a toujours eu des gueux et des mendiants... » (1) aussi « la question du vagabondage et de la mendicité s'est posée devant toutes les sociétés... Il y a eu de tout temps des vagabonds, chez nous comme ailleurs... » (2). « De tout temps

(1) VITU (A.), *Jargon et Jobelin. Dictionnaire analytique du jargon*. Ollendorff. 1889, p. 1.

(2) DUBIEF (F.), *La question du vagabondage*. Fasquelle 1911, p. VII et I.

les vagabonds ont fait l'objet de la préoccupation générale, et les pouvoirs publics ont dû prendre des mesures à leur égard » (3). « Quoi qu'on fasse, il y aura toujours des indigents et des malheureux » (4). *Enfin, si la misère est* « un fait universel, normal, des civilisations avancées » (5) « la mendicité est un phénomène social, sans doute aussi ancien que la société humaine » (6).

Voilà un accord qui semble parfait, entre chercheurs et praticiens de disciplines variées qui ont eu à scruter les problèmes du vagabondage à des titres divers.

C'est donc une opinion fort répandue qu' « il y a toujours et qu'il y aura toujours... et partout... » des pauvres, des mendiants, des criminels, des vagabonds.

Bien plus, l'on ajoute qu'il s'agit d'un fléau social très grave et les textes successifs que l'on rencontre entre le xvi^e siècle et 1914, sur ce sujet, affirment que « *la marche de ce fléau n'a pu être enrayée. Bien au contraire, le nombre des délinquants vagabonds a augmenté dans des conditions effrayantes.* » « *On doit reconnaître, écrit encore A. Vitu, que la multitude de ces déclassés était moindre dans les sociétés anciennes que dans les Etats modernes* (7). »

Fléau social très grave, qui a toujours existé et

(3) DU PUY (H.), *Vagabondage et Mendicité*. Larose-Sirey, 1898, 2^e éd. 1907, p. 1.

(4) PAULIAN (L.), *Paris qui mendie*. Ollendorff, 1893. 8^e éd. 1894, p. 177.

(5) MOREAU-CHRISTOPHE, *Du problème de la misère et de sa solution chez les peuples anciens et modernes*. Guillaumin. 1851, p. 1.

(6) KRAEMER (E. v.), *Le type du faux mendiant dans les littératures romanes depuis le Moyen-Age jusqu'au xvii^e siècle*. Thèse, Lettres, Helsingfors, 1944, p. 6.

(7) DU PUY (H.) *ibid.* et VITU (A.), *ibid.* p. 1.

qui existera toujours, il va en s'aggravant. Voilà ce qu'est le vagabondage pour la plupart des auteurs qui se sont penchés sur la question, avant 1914.

Or, il est possible de montrer que ce fléau n'a pas toujours sévi ni partout ; qu'il y a eu des sociétés sans vagabonds, sans mendiants, et que même des sociétés « civilisées » se trouvent dans ce cas (8).

SOCIÉTÉS SANS VAGABONDS. — Malgré la quasi-universalité des affirmations dont nous avons rapporté quelques exemples, l'on doit reconnaître qu'il y a eu, et qu'il existe encore, des sociétés sans vagabonds et sans mendiants ; ce sont : a) — les sociétés dites primitives, archaïques, pré-littéraires ou pré-civilisées, du moins dans leur grande majorité ; b) — les sociétés anciennes, avant l'instauration de la propriété privée du sol, avant la création des Cités-Etats, de la civilisation urbaine ; c) — enfin, une société « civilisée », au moins, ne connaissait ni vagabonds ni mendiants, c'est l'empire des Incas.

Il est vrai que certaines sociétés « primitives », en général celles évoluant dans des régions naturellement pauvres, traitent avec rigueur leurs « parasites », les vieillards, les infirmes : on les

(8) Nous employons le mot « civilisation », dans un sens proche de son étymologie, — soit l'organisation sociale caractérisée par l'apparition des villes, cités, états, impliquant une division du travail entre la ville et la campagne. Elle donne naissance à un pouvoir « politique », détaché de la communauté, « gouvernant » par des « lois », impersonnelles (écrites) ; ceci en opposition avec les principes moraux et juridiques des sociétés où les hommes sont liés entre eux par des liens personnels, plus ou moins proches des liens du type familial.

tue au moment où ils deviennent une charge pour la communauté. Ces usages sont relativement rares. Bien plus répandues sont les coutumes selon lesquelles tous les individus d'un groupe (clan, tribu) apprennent dès leur enfance le devoir de solidarité et l'obligation d'assistance à l'égard des vieillards, des malades, des blessés, des faibles, si bien qu'il ne saurait y avoir là de « pauvres » ou de vagabonds. Les bénéficiaires de cette aide ne la considèrent ni comme une grâce, ni comme une aumône et, étant secourus, il n'en sont ni abaissés ni humiliés. Cet état de choses dominait en Europe, avant l'instauration de la propriété privée, avant la diffusion de la loi romaine (9).

Les Incas. — D'autre part, tous les auteurs qui ont étudié l'organisation des Incas, même ceux qui, en principe, sont ouvertement hostiles à un tel système, admettent que « nul ne pouvait devenir riche, nul ne pouvait devenir pauvre, au Pérou (10) ». Lorsqu'un homme était réduit à la misère par malchance ou même par sa faute, la communauté lui assurait aide et assistance. Non pas l'assistance avaricieuse de la charité privée, qui « coule goutte à goutte comme d'un réservoir frigorifié en faveur du paria, mais la mesure généreuse, qui n'humilie pas celui qui en

(9) WILLMANS (K.), « Das Vagabundentum in Deutschland », *Zeitschrift f. d. gesamte Neurol. u. Psychiatrie*. 1940, B. 168, p. 40.

GILMORE (H. W.), *The Beggar*, Chapel Hill, Univ. North Carol. Press, 1940.

CHASE (St.) *The proper Study of Mankind*. Harper and Brothers, New-York. 1948, p. 81.

(10) PRESCOTT (W. H.), *The Conquest of Peru, 1847*. Edition J. M. Dent & Sons Ltd, London, 1950, p. 36.